

La Source

forum de la diversité

La Source – www.thelasource.com – Depuis 1999

Le Centre Pivot



Photo du Centre Pivot

Un projet pour les jeunes, mené par les jeunes

par ANDREINA ROMERO

À qui appartiennent les villes ? On dit souvent que les jeunes sont l'avenir, mais en ce qui concerne la conception des milieux urbains, le sont-ils vraiment ? Suite à la COVID-19, quel sera le rôle des jeunes lorsqu'on préparera la reprise dans les villes canadiennes ?

Le Centre Pivot, un portail à code source libre lancé en mars 2021, vise à répondre à quelques-unes de ces questions en donnant la parole aux jeunes partout au Canada par le biais de trois outils de recherche – un indice,

une enquête, et des entretiens communautaires. Le résultat est un site Web débordant de perspectives de jeunes Canadiens désireux de s'engager activement dans leur ville, l'environnement et les uns avec les autres.

Une réponse intelligente et innovante

L'annonce le 11 mars 2020 par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qu'on était bien au milieu d'une pandémie sans précédent a basculé le monde entier. Du jour au lendemain, les restrictions sanitaires, y compris le confinement, ont fait de nos villes des endroits fantômes.

Parmi les plus affectés par ces changements brusques mais nécessaires se trouvent les jeunes : ils feront face non seulement à la fermeture de leurs établissements d'étude, mais aussi, dans une très grande proportion, à la perte de leurs emplois.

À cet égard, les données sont claires. Selon une récente enquête de Statistique Canada, en seulement quelques semaines, le taux de chômage parmi les jeunes âgés de 15 à 29 ans est monté en flèche de 8,9 % en janvier 2020 à 22,3 % en avril 2020. Pour les étudiants à temps plein, c'est pis encore puisque le taux de chômage

parmi ce sous-groupe atteint 30,6 % en avril 2020.

Conçu par *Youthful Cities* en partenariat avec le Conseil canadien pour la réussite des jeunes, et le Centre Morris J. Wosk pour le dialogue de l'Université Simon Fraser (SFU), le Centre Pivot se donne deux objectifs : faire une collecte de données ciblant les jeunes âgés de 15 à 29 ans dans 47 villes au Canada, et, ce faisant, engager plus de 1 100 jeunes et leur payer des bons salaires pour mener la collecte de données.

En explorant des thèmes tels que l'impact de la COVID-19, le changement climatique, ou le

coût de la vie, l'équipe Pivot a reçu plus de 3 000 réponses à leur enquête, enregistré plus de 350 heures d'entretiens avec des jeunes, et collecté plus de 23 000 points de données portant sur des indicateurs urbains.

« Un projet pour les jeunes, mené par les jeunes »

Originaire de Montréal, Medjine Antoine-Bellamy a été une des jeunes engagés par le Centre Pivot. Son parcours au cœur du projet l'a vu assumer plusieurs rôles : Responsable d'équipe pour la région de Montréal, ensuite Coordinatrice de ville, et

Voir « Centre Pivot » en page 2 ➤

Le collectif *Twobigsteps* au *Vancouver Dance Center* pour le 28 et 29 mai
Page 5



L'exposition *Meydan* de Derya Akay, artiste canadienne d'origine turque à la *Polygon Gallery*
Page 6



Nicole Ponsart, une jeune artiste céramiste vancouveroise à découvrir
Page 7





GRANDIR EN FRANÇAIS

OFFREZ À VOTRE ENFANT UNE ÉDUCATION PUBLIQUE FRANCOPHONE

- Enseignement de qualité de la maternelle à la 12^e année
- Services à la petite enfance
- Service de transport scolaire
- Programme d'anglais de qualité
- Programme d'éducation autochtone
- Programme d'apprentissage à distance NOUVEAU

POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS COMMUNIQUEZ AVEC L'ÉCOLE LA PLUS PROCHE DE CHEZ VOUS.



csf.bc.ca









Une incursion dans le cercle sélect de la traduction littéraire

par JEAN-BAPTISTE LASAYGUES

De l'extérieur, le Canada projette l'image d'une double identité, à la fois francophone et anglophone, dualité qui se retrouve logiquement dans le monde de la littérature et, bien entendu, sa traduction. Cependant, il serait tout à fait inexact, et incomplet, de réduire la richesse linguistique du pays à ces deux seules langues.

En effet, le Canada, c'est aussi 70 langues autochtones réparties entre 12 familles linguistiques qui sont l'algonquin, l'inuit, le sioux, le salish, le tsimshian, le wakashan, l'iroquois, le mitchif, le tlingit, le kutenai, l'athabascane et l'haïda.

Comme l'explique Madeleine Stratford, du département des études langagières de l'Université du Québec en Outaouais, également traductrice de nombreux ouvrages en français, anglais, espagnol et allemand : « Le tissu social du Canada ne peut être réduit à deux entités monolithiques, nous ne sommes pas deux, et historiquement nous ne sommes pas seuls (...) On parle souvent des deux solitudes (anglophone et francophone) mais nous avons une grande diversité ethnique, sociale et culturelle » avant de rajouter : « la traduction est un agent de rapprochement entre les différentes composantes de la société ».

Une porosité linguistique compliquée

Cette richesse linguistique a un impact direct sur le monde de l'édition avec certaines maisons

relativement modeste peut cependant compter sur un système de traduction bien rodé où l'état fédéral, les éditeurs et les provinces se relaient pour dépasser la barrière des langages.

Mme Stratford explique : « Le marché littéraire francophone au Canada est petit, mais très dynamique » et comporte de nombreuses spécificités

(ATTLC) se repose sur les aides proposées principalement par deux entités : au fédéral, par le Conseil des Arts, qui propose des traductions d'ouvrages d'auteurs canadiens (de langues diverses, qui en plus des langues officielles peuvent écrire en espagnol, portugais ou chinois...) vers d'autres langues canadiennes, et quant à la province de Québec, elle pro-

« La traduction est un agent de rapprochement entre les différentes composantes de la société.

Madeleine Stratford, professeure au département des études langagières de l'Université du Québec en Outaouais

lorsque l'on parle du passage d'une langue à l'autre. La première est qu'avec la porosité linguistique de la frontière entre le Canada et les États-Unis, les éditeurs canadiens se frottent souvent aux éditeurs américains sur le marché de la traduction des œuvres vers l'anglais, et que ces derniers sont généralement bien implantés sur le marché canadien. Cela a généralement pour conséquence de rendre compliqué pour un éditeur canadien de récupérer les droits de diffusion exclusifs d'une œuvre traduite en anglais. Du côté des traductions vers le

pose des aides à travers la Société de Développement des Entreprises Culturelles (SODEC).

Les aides fédérales peuvent ainsi couvrir jusqu'à 100% des frais de traduction d'une œuvre canadienne dans d'autres langues (avec un plafond fixé à 25 000\$) quand les aides de la SODEC peuvent, elles, couvrir jusqu'à 75% des frais engagés (avec ici un plafond fixé à 12 500\$). La somme moyenne engagée par le Conseil des Arts pour traduire un ouvrage tourne généralement autour de 2 500\$, une somme équivalente à ce qui se pratique dans d'autres pays comme la France.

Ces aides ne sont pas disponibles directement pour les traducteurs eux-mêmes, mais elles doivent faire l'objet de demande des maisons d'édition pour leurs traductions. C'est pour cela que la traduction d'ouvrages reconnus dans une langue peut mettre des années à passer de l'une à l'autre. C'est le cas par exemple du roman autobiographique de Maria Campbell *Halfbreed* publié originalement en 1973 et dont les éditions Prise de Parole viennent de faire paraître la traduction 48 ans après sa première édition anglophone.

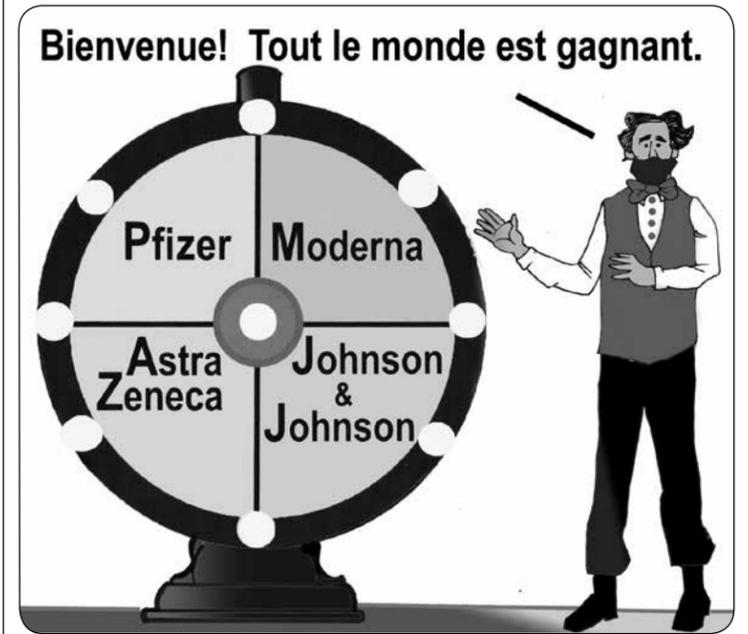
Mais la traduction littéraire n'est pas qu'une affaire d'argent. C'est aussi une sorte d'art, que les traducteurs doivent approcher avec beaucoup de finesse pour rendre hommage au texte original mais surtout pour en conserver l'âme et le sens que désire y mettre son auteur. Tout comme les Oscars récompensent les performances des acteurs, plusieurs prix comme le prix littéraire du gouverneur général ou le Prix de la traduction John-Glassco de l'ATTLC peuvent récompenser les traductions qui arrivent même, dans certains cas, à éclipser les œuvres originales. ✎

français, il est plus facile pour un éditeur canadien d'obtenir ces droits de traduction, et d'en profiter pour les diffuser à travers la francophonie.

Une passerelle bien financée

Pour assurer les traductions dans les langues canadiennes, qui ne sont pas que les langues officielles, la filière de la traduction canadienne représentée par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada

Le grain de sel de Joseph Laquerre



► Suite « Centre Pivot » de la page 1 finalement Coordinatrice de l'analyse des données. Ce parcours professionnel dans le cadre du projet est l'un des exemples de l'approche innovante du Centre Pivot, car, tel qu'elle l'explique, « un des buts du projet Pivot en général, mis à part le côté de créer le portail des données, c'était d'engager des jeunes pour le faire, donc c'était vraiment un projet pour les jeunes mené par les jeunes ».

D'après la coordinatrice, un autre aspect singulier du projet était le fait que la collecte de données portait sur les perspectives des jeunes avant et après la COVID-19 et que ces données sont disponibles ensemble sur un site centralisé.

« C'est sûr qu'il y a d'autres endroits où l'on peut trouver des données. Ce qui fait le côté unique du Centre Pivot c'est le fait que ça se concentre vraiment sur comment les jeunes vivent, travaillent et se divertissent avant et après la pandémie ».

Puisque la collecte de données s'est faite dans 47 villes à travers le Canada, Medjine Antoine-Bellamy trouve que les résultats de la recherche permettent aussi de faire des comparaisons qui s'avèrent très révélatrices, surtout concernant le thème du coût de la vie.



▲ Medjine Antoine-Bellamy.

« Je suis née et j'ai grandi à Montréal et ce qui m'a surpris, c'est les coûts dans certaines villes telles que Vancouver où c'est extrêmement cher » partage-t-elle. C'est aussi en comparant les résultats qu'elle a acquis une nouvelle perspective sur sa propre ville.

« Le Centre Pivot nous permet de comparer des données par sujet et par ville, et quand on regarde par rapport à d'autres villes, j'ai été surprise à quel point Montréal était bien positionnée [par rapport au coût du transport et de l'éducation] » dit la jeune Montréalaise.

Des données vivantes et utiles

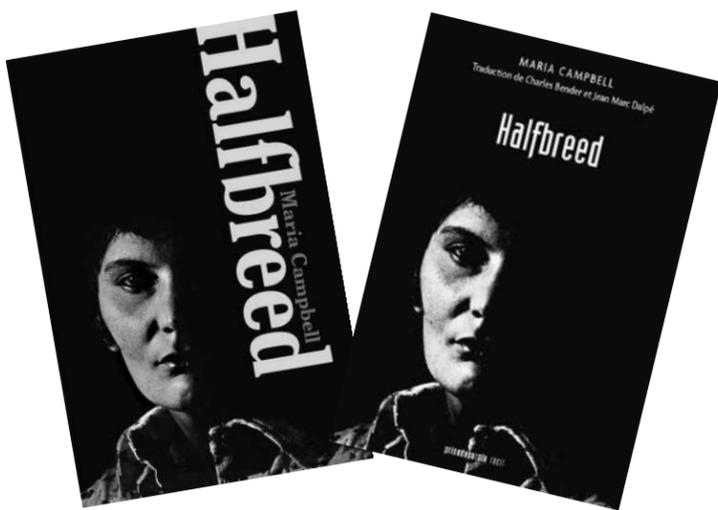
Même avant la fin de son contrat, Medjine Antoine-Bellamy et son équipe ont travaillé en partenariat avec des organismes qui voulaient utiliser les données du Centre Pivot.

Un des partenaires, le *Youth Climate Lab*, basé à Ottawa, « était vraiment intéressé à donner des outils aux jeunes pour qu'ils soient plus impliqués dans la lutte contre le changement climatique », exprime-t-elle.

Une autre collaboration avec le *Canadian Urban Institute*, organisme basé à Toronto, a permis à Medjine Antoine-Bellamy et son équipe de créer un rapport bilingue sur la réalité des jeunes dans 6 villes canadiennes : Vancouver, Montréal, Edmonton, Ottawa-Gatineau, Toronto et Calgary.

Medjine Antoine-Bellamy espère que le Centre Pivot continuera à mettre à jour les données sur le site pour qu'elles demeurent pertinentes. Pour ce qui est du public et des organismes qui utilisent les données, elle souhaite « qu'ils les utilisent pour faire le bien, parce qu'avec toutes ces entrevues que j'ai écoutées, il y a beaucoup de besoins qui n'ont pas encore nécessairement été adressés et il y a de la capacité pour le faire. Donc j'espère que ça pourra aider une organisation à se diriger un petit peu pour essayer d'aborder un problème et être plus présent pour les jeunes » conclut-elle. ✎

Pour découvrir les données et les analyses du Centre Pivot, visitez pivothub.youthfulcities.com



▲ Le roman autobiographique de Maria Campbell *Halfbreed*.

comme *Bookland Press* qui traduisent des ouvrages vers les langues autochtones (cree, mohawk, inuit...) mais aussi de ces langues à l'anglais, voire parfois au français. Ce marché de taille



JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C.-B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C.-B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelastsource.com

www.thelastsource.com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction Mamadou Gangué
Éditrice associée : Monique Kroeger (Imprimé)
Responsable graphisme et arts visuels Laura R. Copes
Rédactrice en chef (sections anglaise et française) Monique Kroeger
Responsable de la correction (français) Louise T. Dawson
Chef de rubrique (Francophonie) Jean-Baptiste Lasaygues
Secrétariat de la rédaction (anglais) Frank Abbott, Andrea Baedak, Deanna Choi, Andrea Keen, Cheryl Olvera, Melodie Wendel-Cook
Responsable du service administratif Kevin Paré
Coordinateur du site Web Pavle Culajevic

Site Web Sepand Dyanatkar, Vitor Libardi, Silvia Pascale
Médias sociaux Nathalie Astruc, Tina Qu
Conseiller à la rédaction Denis Bouvier
Conseiller au format numérique Saeed Dyanatkar
Rédacteur principal Simon Yee

Graphiste Yvonne Kwok
Illustrateur Joseph Laquerre
Ont collaboré à ce numéro Nathalie Astruc, Simryn Atwall, Gratianna Daum, Daphné Dossios, Amélie Lebrun, Liangmei Li, Isha Orhi, Andreina Romero, Geoff Russ, Curtis Seufert, Victor van der Merwe, Lin Weaver, Simon Yee, Robert Zajtmann, Rafael Zen

Traduction Barry Brisebois, Louise Dawson, Monique Kroeger
Distribution Joseph Laquerre, Kevin Paré

Credits des photos pour la Une
Page 5 : Photo par Richie Lubaton
Page 6 : Photo de Polygon Gallery
Page 7 : Photo de Nicole Ponsart

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.
La rédaction de La Source est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545



Remplissez le questionnaire du Recensement de 2021

Les données du recensement servent à
planifier des programmes et des services.

**Remplissez le questionnaire dès aujourd'hui —
c'est sécuritaire et entièrement confidentiel.**



www.recensement.gc.ca



Le castor castré

ROBERT ZAJTMANN

Aveux

À vous je peux l'avouer : je ne me sens vraiment pas dans mon assiette actuellement. Bien sûr la COVID-19 a sa part de responsabilité dans ce constat. Mais elle n'est pas la seule fautive. D'autres éléments viennent aussi perturber mon existence et contribuent à mon piètre état d'âme. Ne tenant pas à sombrer dans un trop profond misérabilisme, après avoir consulté mon psy attiré tout en suivant ses précieux conseils, j'ai décidé, afin de me libérer, de passer à quelques aveux. J'avoue en éprouver le besoin. Les voici.

J'avoue ne pas vouloir me prononcer sur le conflit israélo-palestinien au Proche-Orient car je crains de me faire traiter soit de raciste, d'antisémite ou d'islamophobe. Mon opinion au fond importe peu. Cela ne m'empêche pas de constater, avec regret et déception, le peu d'intérêt ainsi que le manque d'efforts et d'empressement manifestés par la communauté internationale qui démontre son incapacité totale pour parvenir à un accord qui mettrait fin aux hostilités. À l'heure où j'écris ces quelques lignes, les tirs de roquettes d'une part et les raids aériens accompagnés de tir d'artillerie d'autre part continuent de faire des ravages et surtout de coûter cher en vie humaine. Ce qui me peine le plus, me fiant au passé, c'est qu'un accord, un jour ou l'autre, prochainement, sera conclu. La vie reprendra comme si de rien n'était, comme si ce conflit n'avait pas eu lieu. Nous assisterons à quelques escarmouches par-ci par-là en attendant la prochaine guerre en faisant semblant d'oublier qu'il y aura eu plus de deux cents morts dont de nombreux enfants dans la bande de Gaza et plus d'une dizaine de victimes en Israël. J'ai presque envie de

principal adversaire auquel il pense avoir donné une leçon de courage, les élections palestiniennes si celles-ci doivent se tenir un de ces jours. Comme quoi, triste constatation, au Proche-Orient, les intérêts personnels et politiques passent avant toute considération humaine; rien de plus regrettable.

J'avoue tout ignorer du bitcoin. Je ne sais pas ce que c'est, je ne sais pas comment ça marche, je ne sais pas à quoi ça sert et surtout je ne sais pas où l'on s'en va avec cette cryptomonnaie. Je ne sais pas si je dois m'y intéresser ou au contraire complètement ignorer cet argent virtuel qui n'a rien à voir avec mes dollars si je comprends le peu que je comprends. Les uns me disent qu'il faut investir, d'autres m'engagent à la prudence et enfin plusieurs experts en la matière nous font savoir qu'il s'agit ni plus ni moins d'une supercherie de grande envergure, fort coûteuse en énergie et qui rapporte surtout à un millier d'utilisateurs appelés « baleines », nom donné dans les milieux financiers aux investisseurs dominants dans le marché du bitcoin si j'en crois ceux qui savent de quoi ils parlent. Allez savoir ! Pour le moment je fais semblant d'ignorer cet argent fantôme en espérant qu'en agissant de la sorte je ne commets pas une erreur et qu'un jour je ne m'en mordrai pas les doigts. De toute façon ce n'est pas encore demain la veille que j'hériterai des bitcoins pour devenir riche comme Crésus. En fait, je ne me fais pas d'illusion, je le reconnais, Bitcoin, avec son air débonnaire, m'en bouche un coin.

J'avoue que la recrudescence de la guerre des gangs que se livrent actuellement les bandes rivales de voyous de la région vancouveroise me préoccupe.



Photo par WorldSpectrum

▲ « J'avoue tout ignorer du bitcoin. Je ne sais pas ce que c'est, je ne sais pas comment ça marche, je ne sais pas à quoi ça sert et surtout je ne sais pas où l'on s'en va avec cette cryptomonnaie. »

dire : tout ça pour rien. Au bout du compte, dans cette région, lorsqu'on fait les comptes, la vie humaine compte peu. Quand est-ce que les nations, particulièrement Israël, comprendront que la création d'un état palestinien, auquel les Palestiniens ont droit, demeure primordial si l'on désire atteindre un tant soit peu de tranquillité dans la région ? En attendant, Benjamin Netanyahu, n'en faisant qu'à sa tête, va sans doute se faire réélire premier ministre alors que son poste lui échappait peu de temps avant le début du conflit. Le Hamas, parti dominant et en charge à Gaza, responsable du barrage de roquettes vers Israël, devrait remporter haut la main, aux dépens du Fatah son

Il ne se passe pas une semaine sans que l'on entende parler de fusillades et de meurtres d'un ou plusieurs gangsters associés au crime organisé. La police a publié les noms et photos de ces bandits en nous recommandant d'éviter de les fréquenter. Ce que je n'hésite pas à faire. Je me pose tout de même la question suivante : pourquoi la GRC ne coffre pas ces criminels alors qu'elle n'hésite pas à arrêter de braves citoyens pacifistes opposés à la coupe d'arbres anciens ? Deux crimes, deux mesures.

J'avoue avoir encore beaucoup de choses à avouer. L'espace limité que m'offre cette chronique ne me permet pas d'attacher d'autres aveux. Ce sera pour une prochaine fois. ✍

JACQUES BAILLAUT

PROPOS EN L'AIR
du
Gondolier du ciel
et autres récits

Information et commande postale :
chroniquesJB@gmail.com
Solange Goulet | 778-839-8926



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada

INVITATION À SOUMETTRE UNE DÉCLARATION D'INTÉRÊT CONCERNANT LA DISPONIBILITÉ DE LOCAUX À LOUER DANS LA VILLE DE POWELL RIVER (COLOMBIE-BRITANNIQUE) NUMÉRO DE DOSSIER : 81001704

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada invite toutes les parties intéressées à lui soumettre une réponse au plus tard le 11 juin 2021, concernant la location de locaux au rez-dechaussée d'un immeuble commercial à Powell River, pour un bail de sept ans débutant le ou vers le 1^{er} octobre 2022.

Pour voir la version intégrale de cette invitation et y répondre, veuillez consulter <https://achatsetventes.gc.ca/biens-et-services/location-de-biens-immobiliers> ou communiquer avec Peter Switzer au 778-231-4791.

Canada

RACISM AND HATE HURT US ALL

CITY OF
VANCOUVER

Une démarche créative pour exprimer le subconscient

par GRATIANNE DAUM

Le studio de production de Vancouver Dance Center programme fin mai une double représentation du collectif Twobigsteps par les danseuses et chorégraphes vancouveroises Marissa Wong et Katie Cassidy.

La Source s'est entretenue avec les deux jeunes femmes pour en savoir davantage sur ces deux créations artistiques qui témoignent de l'impact des expériences passées sur nos comportements présents et incarnent les dynamiques entre certaines de nos relations et notre évolution personnelle.

Le traumatisme, tout comme la danse, il en existe plusieurs formes. Et le syndrome de stress post-traumatique peut toucher tout un chacun. Aussi, les mécanismes d'introspection et de guérison prennent la forme de leurs victimes. Avec respectivement *Departure* et *II*, Marissa Wong et Katie Cassidy ont voulu partager leurs démarches personnelles et ce qu'elles en ont retiré, pour non seulement susciter une réflexion sur ces maux, mais aussi avec l'espoir d'apporter un apaisement pour celles et ceux affectés, directement ou non.

Exprimer un vécu

Marissa Wong a subi une agression sexuelle en 2015 et le livre du psychiatre américain Bessel van der Kolk *Le corps n'oublie rien* (*The Body Keeps the Score*,

2014) lui a été recommandé pour l'aider dans cette épreuve.

« J'étais curieuse de comprendre comment cette expérience avait un impact sur ma danse ». Pourtant, à la lecture du livre et alors qu'elle commençait à chorégraphier *Departure*, elle a découvert que ce traumatisme n'avait pas eu autant d'incidence que l'ont eu son enfance ou son histoire ancestrale.

« J'ai compris que nos transformations n'épousent pas une ligne droite, mais plutôt une trajectoire entortillée, voire inversée. (La chorégraphie) s'est muée d'un narratif sur le traumatisme en un rendu de l'impact de nos vécus personnels sur nos comportements présents », éclaircit-elle.

Le titre, *Departure*, évoque de fait, ce « départ », cette mise à distance entre les habitudes, les comportements et les identités. Elle ajoute que cette nouvelle direction permet dorénavant à la prestation d'être plus accessible, ce qui est très important pour elle, tient-elle à souligner.

Katie Cassidy s'est également inspirée de son expérience personnelle pour monter ce projet.

« J'ai été attirée par l'idée d'un duo entre deux personnes qui se comprennent mutuellement, en raison de l'intimité et de la complexité que j'ai connues dans ce type de relations lorsque j'étais adolescente. »

Elle précise que ce qu'elle a voulu mettre en lumière en particulier est la dynamique en constante évolution dans



▲ La chorégraphe et danseuse Katie Cassidy

une période où son propre sentiment identitaire est encore malléable et en formation.

« J'étais très attirée par les émotions antagonistes comme l'admiration mutuelle et la compétitivité, ou le sentiment de se sentir à la fois faisant partie d'un groupe et s'en sentir exclu », dit-elle. « Je suis toujours stupéfaite par le fait que les relations peuvent contenir tant de reliefs, comment l'amour peut être si complexe ; j'étais intéressée à en faire le portrait ».

Matérialiser la mémoire

La mise en mouvement de *Departure* s'est faite dans un temps prolongé pour Marissa Wong, au cours de plusieurs

résidences d'artistes au cours desquelles elle a bénéficié d'un « temps illimité pour réfléchir ».

« J'ai suivi le mouvement d'une démarche créative. Cela veut dire permettre au corps de s'exprimer sans jugement ou sans suivre une directive ni chercher une structure, » confie la créatrice.

La pandémie s'est néanmoins répercutée sur ce travail de recherche et a même contribué à de nouveaux traumatismes.

« J'ai arrêté le développement actif de la chorégraphie, le temps de gérer les émotions dues à la COVID », dit-elle.

Elle assure cependant que cette période a été bénéfique à son évolution artistique.

Katie Cassidy avait, quant à elle, « une idée très précise de ce qu' (elle) voulait créer. » Elle a pour ce faire utilisé un mélange de mouvements existants, de courtes improvisations ajoutées ici et là, et de propositions des deux danseuses qui seront sur scène : Sarah Wong et Sophie Mueller-Langer, à la différence de Marissa Wong, qui dansera elle-même son solo improvisé sur une structure chorégraphiée.

La pandémie a toutefois également eu une incidence sur l'idée initiale de Katie Cassidy.

« J'avais prévu que les deux protagonistes se connaissent de longue date et soient très
Voir « Twobigsteps » en page 6 ►

Jacques Baillaut : un héros de la francophonie du Pacifique

par DAPHNÉ DOSSIOS

Jacques Baillaut – figure francophone de la Colombie-Britannique – s'est éteint l'été dernier. Afin de lui rendre hommage, sa femme Jeanne Baillaut a publié *Propos en l'air du Gondolier du Ciel et autres récits*, un recueil regroupant plusieurs de ses textes. Découverte de l'ouvrage comme du personnage, et du nouveau volet à paraître.

Idéaliste lucide, blagueur sensible, poète terre-à-terre, Jacques Baillaut était un homme à la personnalité complexe. Derrière son caractère jovial, il cachait un œil aiguisé, parfois sombre, qu'il portait sur la société de son époque.

Après son décès l'été dernier, sa femme décide d'immortaliser ses réflexions dans un recueil qui reprend ses chroniques *Propos en l'air du Gondolier du Ciel* publiées entre 1968 et 1971 dans *Le Soleil de Colombie* – ancien journal vancouverois francophone dont il fut le rédacteur en chef.

On y retrouve également divers textes comme un émouvant poème rédigé suite à son emprisonnement en Allemagne, une audacieuse lettre d'embauche destinée à Radio Canada ou encore son fameux discours pour « la mairie » de la Seizième.

De déporté en Allemagne à Radio Canada

Si les Vancouverois s'en souviennent comme le rédacteur en chef du *Soleil* ou « Monsieur Radio-Canada », peu connaissent la vie hors-norme de Jacques Baillaut. En suivant

les photos d'époque qui parsèment l'ouvrage, sa femme raconte son histoire.

« Je voulais montrer comment il a fait son chemin dans la vie en se recyclant continuellement pour être finalement arrivé à la station de Radio-Canada à Vancouver », explique-t-elle.

Jacques Baillaut a seulement dix-huit ans lorsqu'il est fait prisonnier en Allemagne. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il part travailler comme soudeur sur des bases américaines au Maroc, puis rentre en France cinq ans plus tard. Ne s'identifiant plus à son sol natal, il décide de s'envoler vers la terra incognita.

C'est à Vancouver qu'il reconnaîtra enfin son chez-lui.

« Je crois que le Canada était fait pour Jacques. Je le revois devant notre maison, les bras grands ouverts face aux montagnes, et il disait "Voilà. Ça, c'est le Canada : l'espace" », se souvient son épouse.

Lorsqu'il n'était pas affairé à écrire pour *Le Soleil* ou *Radio Canada*, il jouait avec la Troupe Molière de Vancouver, ce qui lui valut d'ailleurs le prix du meilleur acteur de la Colombie-Britannique en 1963. Gondolier pendant quelques années, il conduisit également le téléphérique pour le Mont Grouse – inspirant ainsi le nom de ses chroniques.

Vers un idéal

Dans ses écrits, Jacques Baillaut faisait preuve d'un grand esprit d'analyse. À coup de métaphore et de satire, il pointe du doigt l'anonymisation des entreprises, le régime de la guerre froide, l'américanisation de la société

canadienne et autres enjeux de l'époque, dont certains résonnent encore aujourd'hui.

S'il n'y va pas de main morte, il s'efforce toujours de trouver une solution aux problèmes qu'il soulève.

« Jacques ne se serait jamais permis de critiquer s'il n'avait rien à offrir », ajoute Jeanne Baillaut.

C'est en effet à une société plus juste qu'aspirait l'écrivain; un monde où les mots « égalité et fraternité » auraient un véritable sens. Et il n'avait pas peur de se battre pour ses valeurs, comme en témoigne son licenciement au Mont Grouse, suite à sa réclamation d'un meilleur traitement des employés.

Le français comptait parmi les causes qu'il défendait corps et âme. Il rêvait à un Canada où la langue de Molière aurait été parlée en tout lieu. Que ce soit en tentant de maintenir le seul journal francophone de la province ou en luttant pour la survie du Théâtre Métro qui proposait des

spectacles en français, Jacques Baillaut se battit pour cet idéal. La France reconnut ses efforts et lui décerna la médaille de l'Ordre national du mérite.

« Ses Isabelles »

Jeanne Baillaut ne s'arrête pas là dans l'hommage à son mari. Elle prépare un prochain volet qui regroupera les chroniques de son époux écrites en prose poétique, qu'elle surnomme « ses Isabelles ».

« Jacques était tombé amoureux du mont Garibaldi, et dans ses proses, il avait transformé ce bout de montagne en un personnage qu'il appelait Isabelle », livre sa femme.

Chaque matin, l'écrivain se levait à l'aurore pour rédiger, en à peine une demi-heure, « une Isabelle » qui était ensuite lue par Serge Arseneault, ancien annonceur à Radio Canada. Le défi était de jouer avec les métaphores en y incluant des éléments de l'actualité.

« Jacques devait donner la météo et glisser les événements dont Radio Canada avait envie de parler. Si la Reine venait visiter, il fallait qu'Isabelle en parle », raconte son épouse.

L'écrivain ne manquait pas non plus de faire un clin d'œil à sa douce.

« J'étais sa muse. Et ça tous les gars de Radio Canada me l'ont dit », confie-t-elle.

Parce que l'amour de Jacques Baillaut, en dehors de l'écriture et du théâtre, c'était avant tout sa femme Jeanne. ✍

Pour plus d'informations écrire à chroniquesJB@gmail.com

RS

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web

(604) 682-5545 ou info@thelastsource.com



▲ Jacques Baillaut.

Photo de Jeanne Baillaut

Le langage universel des Meydan

par AMÉLIE LEBRUN

« Je pense que la transformation de la façon dont nous interagissons avec notre environnement social immédiat, tel qu'il est, entraîne la transformation, l'estompement et la compréhension du lien entre les objets quotidiens et les œuvres d'art. »

Au cours de l'exposition *Meydan*, Derya Akay, artiste canadienne d'origine turque, nous invite à redécouvrir des objets du quotidien et à repenser une scène de marché comme une œuvre colorée et parfumée.

Ambiance animée

Occupant le premier étage de la *Polygon Gallery* jusqu'au 1^{er} août 2021, cette installation artistique s'inspire des *Meydan*, ces places de marché publiques que l'on retrouve en Turquie où les gens s'affairent, achètent, échangent et s'entraident dans une ambiance animée renforçant les liens de toute une communauté. « C'est l'un de mes endroits préférés. Je me sens réconforté.e par le simple fait de parcourir les allées des supermarchés ou d'être seule et de



▲ Le simple fait de parcourir les allées des supermarchés peut procurer une sensation de bonheur.

regarder les objets exposés sur les marchés. J'aime l'action solitaire de regarder, de trouver, d'observer, de comparer : les aspects sensoriels comme les odeurs de nourriture, le brouhaha ainsi que l'aspect social d'apprendre des vendeurs [et] des producteurs sur leurs marchandises », confie l'artiste. Cette effervescence autour des étalages où les odeurs, les couleurs et les saveurs se répondent en saisissant les passants est une expérience unique, une atmosphère très marquante qu'Akay a recréée dans cette installation interactive. « J'essaie d'intégrer les différents sens dans l'exposition. En renouvelant les fleurs et les fruits tout au long de l'exposition, j'essaie constamment d'avoir différents parfums dans l'espace. Je cuisine régulièrement [à la Polygon Gallery], ce qui, bien que la cuisine soit à l'étage, ajoute à l'aspect olfactif et gustatif », explique l'artiste. Le public peut ainsi évoluer dans un espace dynamique, une œuvre vivante où les fleurs

s'ouvrent et se fanent naturellement et où de nouveaux fruits sont ajoutés selon la saison, rappelant le temps qui s'écoule et la beauté éphémère des objets du quotidien.

Fluidité

Et Akay participe activement dans cette œuvre en constante évolution, imprégnant l'espace de sa présence et offrant des denrées alimentaires que chacun.e peut emporter. Par cette simple interaction, l'artiste souligne la fluidité qui existe entre l'objet commun et périssable et l'art, révéral et pérenne. C'est à cause de l'aspect interactif et changeant de *Meydan* que l'artiste conseille plusieurs visites de l'exposition, pour avoir la chance d'interagir avec un élément découvert qui était absent ou passé inaperçu lors de la visite précédente, mais aussi de visiter cette installation à son propre rythme et à sa manière, avec un état d'esprit différent selon le jour, afin de vivre une expérience artistique différente. Cette installation

permet également d'apprécier la richesse des échanges et l'importance des interactions parfois simples comme échanger des marchandises ou quelques mots, mais qui sont essentiels au dynamisme d'une communauté.

Construire des liens

L'exposition, prévue au départ pour mai-juin 2020, a été retardée à cause de la situation sanitaire. Mais même si la pandémie a rendu les thèmes abordés par *Meydan* encore plus éloquentes, « l'idée de l'exposition mijote depuis avant la pandémie. Cette exposition est probablement une version de l'accumulation d'idées depuis 2014 », précise Akay pour qui la pandémie a mis en évidence les faiblesses et les forces de l'organisation communautaire et de la collectivité. « Je pense que beaucoup de gens partagent le sentiment d'urgence qui se manifeste dans la volonté de construire des liens communautaires plus forts, plus denses et réciproques partout

dans le monde. Cela m'a également montré le pouvoir de l'accessibilité grâce à l'utilisation de la technologie, et à quel point les choses changent lorsque nous donnons la priorité à l'accès pour tous et toutes en tenant compte d'une variété de besoins. La pandémie m'a également appris à écouter mes douleurs, à ralentir, à me reposer et à guérir pour laisser place à l'inconnu », conclut l'artiste. Car s'aventurer dans ce *Meydan* relocalisé est l'occasion d'échanger, d'apprendre et de constater qu'au-delà des différences culturelles et des différents parfums et objets retrouvés sur une place de marché, une main tendue reste un langage universel. ✉

La *Polygon Gallery*, située à North Vancouver, est ouverte du mercredi au dimanche de 10 h à 17 h, avec des horaires prolongés le jeudi, de 10 h à 20 h. Derya Akay y est principalement présente le jeudi. Plus d'informations sur : www.thepolygon.ca



▲ Une bonne occasion de trouver, observer et comparer les aspects sensoriels.

► Suite « *Twobigsteps* » de la page 5 proches. Cependant, en raison des restrictions sanitaires et des deux mètres de distanciation physique, cela s'est révélé très difficile de montrer cette intimité sans que le toucher soit possible. Cela a entraîné un changement pour qu'elles se rencontrent pour la première fois », partage-t-elle.

Donner un sens à la souffrance

« Au cours de ce solo, j'espère réussir à ce que le public reconnaisse des réactions ou des habitudes, et identifie s'il y a de la place en eux pour un changement », explique Marissa Wong. L'histoire de Katie Cassidy ajoute une seconde dimension à ce développement personnel grâce au soutien de l'autre.

« Je voulais raconter la relation entre deux femmes car ces relations sont d'importants réseaux de soutien et de bienveillance, un point que je voulais marquer, et une histoire interprétée par le mouvement. Je voulais la raconter pour établir une relation aux autres, et un sentiment d'expérience partagée », confie la danseuse.

Le titre se veut d'ailleurs une représentation visuelle de cette proximité : « Il apparaît typographiquement comme deux personnes qui se tiennent côte à côte ou face à face », explique-t-elle. ✉

Explorez les méandres de votre vécu et peut-être des pistes vers la guérison les 28 et 29 mai. Bande-annonce et billets pour *Departure* et *II* (en direct en ligne) sur le site www.thedancecentre.ca

APPRENDRE EN FRANÇAIS

OFFREZ À VOTRE ENFANT UNE ÉDUCATION PUBLIQUE FRANCOPHONE

POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS COMMUNIQUEZ AVEC L'ÉCOLE LA PLUS PROCHE DE CHEZ VOUS.

csf.bc.ca

Visions Ovest Productions

Le Printemps des Rendez-vous

ONLINE

rendezvousfrenchfilmfestival ON EVENTIVE

rendez-vousvancouver.com

mai-juin 2021

[@CinemaVancouver](https://twitter.com/CinemaVancouver) - [@RVCQF_FilmFest](https://twitter.com/RVCQF_FilmFest) - [VisionsOvestProductions](https://www.facebook.com/VisionsOvestProductions) - [Rendez-Vous French Film Festival](https://www.facebook.com/RendezVousFrenchFilmFestival) - [visions_ouest_productions](https://www.instagram.com/visions_ouest_productions) #RVCQF2021

« Monolithic Introspection »

L'art au chevet de la justice

par NATHALIE ASTRUC

Monolithic Introspection prône la justice et démonte l'idée de la perfection. Cette brillante exposition est à découvrir jusqu'au 20 juin à la Burrard Arts Foundation. Rencontre avec son instigateur Kriss Munsya, artiste engagé. Conscré par le magazine *Aesthetica* pour son projet *The Eraser* (également exposé dans différentes galeries vancouveroises), Kriss Munsya offre au public une nouvelle réflexion sur la justice sociale et environnementale avec *Monolithic Introspection*, créé en collaboration avec des activistes à la défense de l'environnement.

Né au Congo, l'artiste a grandi à Bruxelles en Belgique et fait de l'art depuis sa tendre enfance. Après avoir hésité entre le droit, la communication et le football professionnel, il choisit finalement la carrière de dessinateur graphique.

Alors qu'il débute avec le dessin et la peinture, Kriss Munsya mêle aujourd'hui à la fois photo, design graphique et vidéo dans ses projets « Je me considère artiste dans le sens où c'est une nécessité pour moi. J'ai touché un peu à tout », partage-t-il.

Kriss Munsya décide de se consacrer à ses projets personnels il y a trois ans et emménage à Vancouver il y a deux ans et demi : « Je suis parti de Bruxelles parce qu'il n'y avait pas de plateforme pour entendre ce que je voulais dire par rapport aux sujets que je voulais aborder : le racisme, l'homophobie, le patriarcat.

« On a utilisé un document qui date du quinzième siècle, qui s'appelle l'Échelle de la vie. Il y a Dieu, puis les anges, les hommes – blancs, et ainsi de suite jusqu'aux minéraux. Cette manière de hiérarchiser la société a toujours une influence sur la manière dont on vit aujourd'hui ensemble. On utilise la même position pour montrer la vulnérabilité de l'être humain qui cherche la perfection et qui oublie que le moyen le plus simple pour subsister, c'est d'accepter », explique Kriss Munsya.

Il souhaiterait éveiller les consciences et remettre la solidarité au goût du jour : « On oublie qu'on est une espèce et que s'attaquer à une communauté, c'est s'attaquer à tout l'ensemble. *Monolithic Introspection*, c'est soit on réfléchit tous ensemble en tant que bloc, en tant qu'espèce et là, on s'en sort, soit on fait cavalier seul. C'est comme pour au foot, si chacun joue pour soi au lieu de jouer en équipe. »

Une perfection illusoire

Monolithic Introspection prend forme alors que Kriss Munsya participe à un projet vidéo organisé par la fondation David Suzuki en rapport avec la justice environnementale : « Là, les deux concepts ont fait clic dans ma tête. J'ai utilisé à la fois l'Homme de Vitruve (selon Léonard de Vinci), l'être aux dimensions parfaites. J'ai voulu montrer l'ironie de cette recherche de perfection qu'ont les humains. Pour l'atteindre, on crée des idéologies, de la technologie mais qui vont finalement détruire la planète. Dans cette destruction, les premiers



▲ Une oeuvre grandeur nature de Kriss Munsya.

Les gens ne sont pas encore prêts pour ça en Belgique et en France. Ils en parlent mais dans l'art, non. Les voix marginalisées ont leurs propres plateformes ici et sont entendues. »

Le sens de la justice

Monolithic Introspection est son troisième projet à Vancouver : « Le monolithe, c'est pour la pièce centrale, l'ensemble. Le projet parle de racisme environnemental. Une entreprise, un gouvernement, ont un projet comme Hogan's Alley, ils veulent construire un viaduc. Ils vont choisir précisément des endroits où il y a des communautés marginalisées car ils savent que ces gens ne vont pas résister. Quand une entreprise a des déchets toxiques à verser dans un lac, ils ne vont pas le faire à Kitsilano. »

Tous ses projets ont un aspect de justice sociale et pour *Monolithic Introspection*, il dénonce l'exceptionnalisme humain, cette croyance selon laquelle l'humain est supérieur à tout ce qui est sur Terre.

touchés sont les communautés noires et indigènes. »

Kriss Munsya explique que le respect et la collaboration sont au coeur de ses projets : « On a voulu que le projet soit un manifeste de ce qu'on veut atteindre dans la société. On voulait éviter le fait de faire un projet dans une communauté, prendre une photo et puis repartir. J'avais l'ensemble des points et mes collaboratrices Adriana et Julia ont fait le lien entre ces points. On a mené ce projet ensemble. On essaie d'être le plus inclusif et le moins néfaste possible. »

Kriss Munsya travaille déjà sur son quatrième projet et est un artiste à suivre. ✎

L'exposition « Monolithic Introspection » est à retrouver jusqu'au 20 juin à la Burrard Arts Foundation.

Site internet de l'exposition : www.burrardarts.org

Site internet de Kriss Munsya : www.krissmunsya.com



Photo de Nicole Ponsart

« Les lieux où je n'ai jamais été »

par LIN WEAVER

C'est par ce titre évocateur que la jeune femme sculpteure Nicole Ponsart lance une belle exposition d'objets en céramique à la Galerie Pomo Art de Vancouver du 20 mai au 20 juin 2021. L'exposition est à la fois virtuelle et sur place.

Les routes difficiles mènent souvent à de belles destinations. Pendant la pandémie, les frontières étant fermées et les déplacements physiques bien limités, l'artiste céramiste Nicole Ponsart a décidé de suivre son imagination virtuelle pour visiter les lieux qu'elle n'a jamais vus. En explorant les déserts, les parcs et les caractéristiques géologiques du sud-ouest des États-Unis, elle a utilisé l'inspiration acquise pendant ces voyages imaginaires pour créer de très belles formations sculpturales abstraites, au moyen de l'art bien difficile de la sculpture en céramique, un art qui transforme la terre pour créer des objets d'arts d'une beauté particulière.

« J'apprends le mieux en faisant et en regardant les autres. J'étudie les meilleures pratiques des artistes et je les adapte à mon propre art », partage l'artiste.

Ayant eu un accès plus libre aux studios lors de ses deux dernières années d'étude à l'Emily Carr University of Art + Design, elle a tenté de maximiser son temps et sa pratique. Plutôt que de travailler sur une seule oeuvre, elle a consacré son temps à créer plusieurs pièces et à les retravailler afin de les améliorer et les rendre au plus proche de ses aspirations.

« Cela m'a rappelé quand j'étais enfant et que je pratiquais

du sport ou de la danse; je m'entraînais constamment. J'applique cela à mon travail de céramique. Je termine l'objet et ensuite je vérifie ce qui n'a pas fonctionné, que ce soit la forme ou la glaçure », confie Nicole Ponsart.

De la compétition sportive à l'art

Nicole Ponsart, qui vit et travaille à Vancouver, en Colombie-Britannique, vient d'obtenir ce mois de mai son baccalauréat en

« car elle a une mémoire, vous pouvez la déplacer et elle revient à sa forme d'origine. Tout comme la porcelaine. »

Un objet frappe par son originalité et le sens spirituel de l'artiste. Tel un service à thé aux fonds arrondis. Ne pouvant pas les déposer, ceux qui l'utilisent doivent les garder entre leurs mains.

« C'est vivre au présent », explique Nicole Ponsart. « Ma pratique artistique est ancrée dans la pratique; l'apprentissage

« La terre cuite peut être difficile à travailler », poursuit-elle, « car elle a une mémoire, vous pouvez la déplacer et elle revient à sa forme d'origine. »

Nicole Ponsart, artiste

beaux-arts de l'Université Emily Carr avec une spécialisation en arts visuels.

Ayant grandi en tant qu'athlète de compétition et artiste travaillant à Coquitlam, l'artiste combine son sens aigu du détail avec un état d'esprit compétitif et une éthique de travail ambitieuse pour produire un grand volume d'oeuvres chaque année. Elle se spécialise dans l'art de la céramique et travaille surtout avec la terre cuite et l'argile. Récipiendaire de bourses du *British Columbia Arts Council* et du gouvernement de la Colombie-Britannique, elle a aussi gagné le prix de la résidence d'étudiante au *Medalta Historic Clay District* à Medicine Hat, en Alberta.

« La terre cuite peut être difficile à travailler », poursuit-elle,

spécifique qui se produit par l'exploration des matières et la répétition de la forme. Cet acte de kata (un enchaînement de techniques codifié dans les arts martiaux) produit une compréhension profonde des limites et des capacités des matériaux. La répétition dans mon exploration me permet également d'explorer ce qui est possible quant à surface et forme en modifiant la technique pour l'adapter aux résultats souhaités », poursuit l'artiste.

L'an dernier, elle a travaillé à affiner sa méthode afin de peaufiner son processus de création, incorporant le concept de Tim Ingold de « penser par la création. »

« Le processus continu et improvisé entre le matériau, le créateur et l'outil est le niveau où mon travail se développe et se déploie », explique-t-elle.

Quant à son environnement de travail, Nicole Ponsart croit en l'enrichissement de la communauté artistique grâce au partage des connaissances, aux expériences positives et à la collaboration avec les autres.

« La communauté de l'art de la céramique est énorme et j'ai rencontré beaucoup de gens, en particulier, sur les réseaux sociaux qui sont toujours prêts à aider et je ne les connais même pas ! », conclut-elle. ✎

Pour en savoir plus : www.pomoarts.ca www.nicoleponsart.com



▲ Des pièces sculptées de Nicole Ponsart.

Photo de Nicole Ponsart



Votre recensement. Votre collectivité. Votre avenir.

Les données du recensement servent à planifier des programmes et des services dans votre collectivité.

**Remplissez votre questionnaire dès aujourd'hui —
c'est facile et entièrement confidentiel!**



www.recensement.gc.ca



Statistique
Canada

Statistics
Canada

Canada

25 mai au 8 juin 2021

Invitation culturelle



Photo du Centre culturel francophone

Andréa Saunier, l'émotion à fleur de peau

par NATHALIE ASTRUC

Andréa Saunier nous invite à découvrir une Inde secrète et rassurante avec son exposition *Rues des Indes* au Centre culturel francophone de Vancouver du 20 mai au 1^{er} juillet. Portrait d'une artiste touchante et vibrante.

Réalisatrice, photographe et écrivaine, Andréa Saunier met l'humain au centre de ses projets. La Française, originaire de Bagnols, aime les histoires qu'elle décline sur des supports variés : le grand écran, la pellicule et le livre.

A la manière d'une conteuse visuelle, Andréa Saunier emmène son public dans son univers bienveillant et plein de lumière, un monde qui s'est transformé depuis son arrivée à Vancouver.

La photographie

Andréa Saunier saisit avec son objectif la fragilité, le mystère et la beauté du monde.

Rues des Indes est issu d'un voyage en Inde, effectué il y a deux ans. Cette escapade était placée sous le signe de la spontanéité. Ses clichés retracent des moments de lâcher-prise et créent une bulle de douceur. Andréa Saunier a su capturer des regards où mille histoires se jouent et des fragments d'intimité avec beaucoup de relief.



▲ Andréa Saunier.

Photo du Centre culturel francophone

Ses précédents travaux photographiques ont été reconnus en France. *Color of California*, saisit son voyage entre le Canada et les États-Unis en 2016 et transporte le spectateur sur les longues plages californiennes. En 2019, son exposition *Le lien* propose une vision tendre du lien entre la mère et l'enfant à travers le prisme du corps et de la douceur de l'étreinte maternelle baignée dans une lumière douce. Cette exposition a participé à de nombreux festivals.

Le film

Le septième art est son premier amour. Diplômée d'une licence de cinéma à Paris, elle suit le Cours Florent où elle y apprend la direction d'acteur et les règles de mise en scène. Assistante réalisatrice sur de nombreux films, Andréa Saunier a écumé beaucoup de plateaux de tournages pendant plus de 8 ans et a participé à de nombreuses séries et long-métrages internationaux.

En 2012, elle réalise son court-métrage, *À notre liberté retrouvée*. Ce dernier sera primé *Award of Exceptionnal Merit* au *Depth of Field International Film Festival* à New York ainsi qu'en sélection officielle à l'*Oasis Short Film Screening Series* et au *Cinema Los Angeles Festival* en 2018.

Si elle a longtemps participé à de grandes productions cinématographiques, elle préfère se consacrer à des projets plus personnels et est désormais vidéaste indépendante.

L'écriture

La lecture de son blog révèle une personnalité pleine d'humour, d'amour et d'humanité. Andréa Saunier y raconte avec beaucoup de bienveillance son expérience d'expatriée.

L'artiste confie qu'entre le Canada et elle, c'est une grande histoire d'amour. Elle était venue y chercher l'inspiration et elle tombera finalement totalement amoureuse de Vancouver. Arrivée en 2016, elle écrit cette

histoire qui sera son premier roman *Le monde n'est pas fait à ton image ! Journal passionné d'une expatriée à Vancouver*. Ce témoignage de l'occasion de vivre une vie rêvée sera auto édité en ligne. Son ouvrage arrive en tête du classement des meilleures ventes de livre en ligne sur Amazon.

Le Centre culturel propose de suivre cette exposition photographique avec une expérience audio immersive grâce à un parcours de codes QR. Le spectateur pourra écouter l'artiste expliquer chacune de ses œuvres et s'immerger dans son univers. Cet évènement est gratuit et est à découvrir jusqu'au 1^{er} juillet. ✉

Pour s'inscrire et obtenir plus d'informations sur l'exposition *Rues des Indes* : www.lecentreculturel.com/fr/activites/detail/exposition-street-of-india-andrea-saunier/21913

Site internet d'Andréa Saunier : www.mylittleprod.com

DISTRIBUTION DE DENRÉES

FOOD BANK

Chaque semaine, distribution de denrées alimentaires fraîches et de produits d'hygiène.
Weekly food bank with fresh produce and bakery goods and hygiene products

 Tous les mercredis 13h30 Every Wednesday 1:30pm	 GRATUIT Free	 LA BOUSSOLE 312 Main St., Vancouver Et en direct sur ZOOM lien sur demande
---	----------------------------	--

✉ laboussole@lbv.ca
🌐 www.lbv.ca

☎ (604) 683 7337
📍 312 Main Street

On peut tous aider

les familles à se retrouver.
Faites-vous vacciner.

Canada.ca/vaccin-covid
1-833-784-4397



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada

Canada